

La fureur de lire les poètes latins à la veille de la Révolution française

Linda GIL

Les écrits de Virgile, d'Horace et de Cicéron ont vu détruire le Capitole, Rome même; ils subsistent, on les traduit dans toutes les langues, et ils resteront tant qu'il y aura dans le monde des hommes qui pensent, qui lisent et qui aiment à s'instruire.

Frédéric II à d'Alembert, 22 juin 1780.

Que lisaient les Français à la veille de la Révolution? Cette question, à laquelle nombre d'historiens ont tenté de répondre, reste ouverte. D'un côté, selon les archives officielles, ce sont les ouvrages de dévotion qui occupent l'essentiel de la production du livre, du moins en apparence. De l'autre, la littérature érotique bénéficie d'une faveur certaine, circulant sous le manteau. Bien sûr, et cela a été montré, la production romanesque, essentiellement clandestine, jouit d'un succès croissant dans la seconde moitié du siècle. Les ouvrages hétérodoxes, notamment ceux des encyclopédistes, attirent pour leur part un nombre de lecteurs que certains chercheurs, tels Robert Darnton, ont pu estimer à plusieurs milliers. Mais que trouve-t-on encore sur les rayonnages des bibliothèques populaires, celles des lettrés de petite condition, des hommes de l'art, des artisans et des ouvriers qualifiés, des prêtres éclairés et des clercs de notaire, cette « bohème littéraire » qui vit de petites besognes de copistes ou de traducteurs?

À force de scruter la production du livre de la seconde moitié du XVIII^e siècle en cherchant à éclairer les racines intellectuelles et culturelles du

phénomène révolutionnaire, les historiens ont pu être tentés de chercher la modernité là où elle n'était peut-être pas. Il était certes légitime d'étudier la diffusion des « idées nouvelles » à travers l'étude de la production et de la circulation clandestine du livre, parfois encore manuscrit ; tout aussi pertinent d'étudier la vogue de ces livres qu'on ne lisait que d'une main. Mais il existe un autre domaine resté dans l'ombre pour cette période et qui, paradoxalement, témoigne de l'actualité de la fin du XVIII^e siècle : les rééditions des poètes latins, qui se multiplient à partir des années 1760. Ovide, Horace, Virgile, Tibulle, voilà peut-être les véritables *best-sellers* du siècle des Lumières. On affirme communément que c'est au XIX^e siècle que renaît l'intérêt pour la lecture, la traduction et la réédition des poètes latins, après une longue éclipse. Avant cela, la présence des auteurs latins dans le paysage littéraire et culturel français était attestée pour le XVII^e siècle¹. Certes, nous savons que les grands écrivains du XVIII^e siècle, surtout ceux qui ont été formés chez les jésuites, sont nourris de ces lectures. Catherine Volphilhac-Auger a bien montré à quel point les auteurs latins sont présents dans les lectures de Montesquieu, infusant son écriture et sa pensée². C'est également le cas de Voltaire et de Diderot et, dans une moindre mesure, de Rousseau³. Mais qu'en est-il des autres lecteurs ? Quel poids ce phénomène représente-t-il sur le marché éditorial ? Au XVIII^e siècle, et c'est ce que cette enquête cherchera à montrer, la réédition de ces poètes connaît un succès constant, voire croissant dans la seconde moitié du siècle, et se fait le creuset d'une sensibilité nouvelle. Comment ces relectures, les traductions et les débats qu'ils contribuent à nourrir font-ils émerger une nouvelle culture ? Renouvelant le rapport à la littérature des anciens, cherchant à retrouver la beauté et la vertu des valeurs antiques, les femmes et les hommes de la fin du XVIII^e siècle sont animés par

¹ Des études ont montré la vitalité de la poésie latine au XIX^e siècle, époque durant laquelle l'Antiquité, notamment latine, irrigue et nourrit la vie littéraire française : Jean Marmier, *Horace en France au XVII^e siècle*, Paris, PUF, 1962 ; Denis Merle, « Sur les traductions d'Horace en France, au XIX^e siècle », *Romantisme*, 1999, n° 106. *Traduire au XIX^e siècle*, p. 97-108 ; Catherine Volphilhac-Auger (dir.), *La collection Ad usum Delphini : l'Antiquité au miroir du Grand Siècle (I)*, Grenoble, Ellug, 2000.

² Voir notamment C. Volphilhac-Auger, « Écrivains latins », dans *ead.* (dir.), *Dictionnaire Montesquieu* [en ligne], ENS de Lyon, septembre 2013. URL : <http://dictionnaire-montesquieu.ens-lyon.fr/fr/article/1376399638/fr> ou Jacques Cormier, « La survie littéraire d'Ovide », *Cahiers de l'Association internationale des études françaises*, 2006, n° 58, p. 251-275.

³ C. Volphilhac-Auger, « Écrivains latins », art. cité. Voir également Édith Flamanon, « Le rythme énorme du poète : Ovide lu par Diderot », dans Emmanuel Bury et Mireille Néraudau (dir.), *Lectures d'Ovide publiées à la mémoire de Jean-Pierre Néraudau*, Paris, Les Belles Lettres, 2003, p. 528-535.

un goût pour la modernité qui les rend sensibles à un nouveau rapport au passé. Ces pratiques sont-elles à l'origine de l'engouement pour l'Antiquité qui s'exprime pendant la Révolution française ?

VITALITÉ DE L'ÉDITION DES POÈTES LATINS

Comment quantifier et documenter cette production ? S'agissant de livres consensuels, imprimés pour la plupart en France, avec approbation et privilège, on pouvait commencer par consulter les Archives de la Chambre syndicale de la Librairie et Imprimerie de Paris, dont les registres, pour les XVII^e et XVIII^e siècles (désormais numérisés), contiennent un *Répertoire alphabétique des livres publiés de 1778 à 1789*⁴ dans lequel devraient figurer les demandes de réimpression des œuvres poétiques latines émanant d'imprimeurs du royaume pour la période indiquée. Il n'en est rien, ou presque, comme nous le verrons. Pourtant, il est possible de dresser un premier inventaire de ces publications à partir de catalogues de ventes, de catalogues de bibliothèques et des éditions numérisées. Le cas de la poésie d'Horace est particulièrement représentatif d'un phénomène à la fois littéraire et politique, relevant tout autant de la culture savante que de la culture populaire. Paraphrasant une épître célèbre de Jean-Baptiste Rousseau⁵, d'Alembert ne rappelait-il pas que, si l'on était réduit à ne conserver qu'un seul poète ancien,

il faudrait choisir Horace de préférence à tous les autres, parce qu'il est peut-être le seul où l'on trouve des beautés de tous les genres : enthousiasme, imagination, noblesse, harmonie, élégance, sensibilité, finesse, gaieté, goût exquis, philosophie tantôt légère, tantôt profonde et toujours utile⁶ ?

Sur l'ensemble du siècle, on répertorie une cinquantaine d'éditions ou de rééditions de recueils intitulés *Ceuvres* puis *Poésies* d'Horace, publiées entre 1727 et 1804. Le tirage moyen d'un livre, au XVIII^e siècle, est de l'ordre de mille, parfois mille cinq cents exemplaires, ce qui donne un premier ordre d'idée : ce sont donc pas moins de cinquante mille exemplaires des poèmes d'Horace qui ont ainsi été écoulés sur une moyenne de quatre générations.

⁴ BnF, Fr 22019.

⁵ Jean-Baptiste Rousseau, *Épître à Marot* : « Le seul Horace en tous genres excelle ; / De Cythérée exalte les faveurs ; / Chante les dieux, les héros, les buveurs ; / Des sots auteurs berne les vers ineptes, / Nous instruisant par gracieux préceptes, / Et par sermons de joie antidotes. »

⁶ D'Alembert, *Notes sur l'éloge de Despréaux. Œuvres philosophiques, historiques et littéraires*, Paris, Jean-François Bastien, an VIII, p. 198, cité dans Gabriel Peignot, *Manuel du bibliophile, ou Traité du choix des livres*, Dijon, Victor Lagier, 1823, t. I, p. 158.

L'inventaire de ce corpus est riche d'enseignements. Le parcourir, c'est retrouver les filiations entre différentes traditions philologiques : traduction, commentaire, notes. Depuis la Renaissance, les œuvres d'Horace ont donné lieu, en l'absence de manuscrits suffisamment anciens, à d'innombrables discussions pour établir le texte. Le XVIII^e siècle est marqué par plusieurs évolutions significatives, liées à la découverte de nouveaux manuscrits. Se développe également en cette fin de XVIII^e siècle un intérêt plus marqué pour l'Antiquité, un goût pour la lecture des textes et une curiosité pour l'histoire des écrivains latins, qui incarnent des modèles et des valeurs pour la génération des lecteurs de la fin de l'Ancien Régime. Parcourir cet inventaire, c'est aussi redonner corps à la matérialité du livre, du marché éditorial, de la demande du public, c'est repenser l'évolution des pratiques d'édition et d'impression, qui deviennent, dans les années 1780, le support d'une réflexion sur la lecture. Le confort de l'œil est le garant de l'intelligence du texte. La typographie se renouvelle, une attention nouvelle est portée au graphisme, à la mise en page, à la matérialité du papier, de l'encre, des caractères. Les formats aussi évoluent, ainsi que les prix. Le marché du livre se diversifie : d'un côté, on trouve des livres luxueux, produits par des imprimeurs de prestige, qui relèvent même parfois de prouesses typographiques par leur format ou la qualité des matériaux qui le composent. De l'autre, des livres au prix accessible, au format maniable, avec une préférence pour l'in-12, qui correspond à un livre de poche.

Jusqu'en 1727, la traduction d'André Dacier fait encore autorité. Parue pour la première fois en 1681, sous le titre *Remarques critiques sur les œuvres d'Horace, avec une nouvelle traduction*, elle est rééditée en 1689. En 1691, une nouvelle édition paraît sous le titre *Œuvres d'Horace, traduites en françois* par M. Dacier. On en connaît deux rééditions, en 1709 et en 1727. Le travail philologique de Dacier s'inscrit dans le sillage de celui de Denis Lambin, l'un des grands éditeurs d'Horace à la Renaissance. Plusieurs traductions se succèdent ensuite au fil du siècle. Celle du père jésuite Noël-Etienne Sanadon, publiée pour la première fois en 1728, connaît une dizaine de rééditions et domine le marché éditorial jusqu'en 1756. Ce nouveau travail s'inspire de celui du philologue anglais Richard Bentley, considéré comme un éditeur audacieux, qui s'appuya sur de nouveaux manuscrits et donna de nouvelles leçons du texte d'Horace.

En 1750, paraît pour la première fois, avec approbation et privilège du roi, la nouvelle traduction de l'abbé Batteux. Théoricien du Beau et de l'imitation, cet érudit renouvelle l'approche critique des textes en remplaçant le

terme de « Belles-Lettres » par celui de « Littérature⁷ ». La lecture des poètes ne relève plus de la seule érudition, de la seule recherche de la connaissance, mais d'une approche esthétique. Lire des textes littéraires est désormais une activité motivée par le goût, par le plaisir. Cette mutation conceptuelle provoque une révolution épistémologique qui a des répercussions profondes. La lecture est revendiquée comme un loisir, et peut désormais intéresser une masse de lecteurs amateurs. À partir de 1760, la production s'accélère. On dénombre une dizaine d'éditions de cette nouvelle traduction, qui semble avoir été republiée régulièrement jusqu'en 1803. Plusieurs imprimeurs et libraires se partagent le marché, parfois seuls ou en association. À Paris, les imprimeurs Jean Desaint et Charles Saillant, associés de 1760 à 1764, donnent plusieurs livraisons de l'édition Batteux. Charles Saillant s'associe ensuite avec son gendre, Jean-Luc Nyon à partir de 1768. Ils réimpriment ensemble, à l'aide du même privilège datant de 1750 et signé de l'abbé Vatry, l'édition Batteux, en 1781, sous l'adresse de Nyon l'aîné (imprimerie Lambert et Desaint)⁸. En 1803, l'imprimeur-libraire François Louis, désormais installé rue de Savoie et qui vient de reprendre l'année précédente la publication de l'*Almanach des muses*, republie la traduction Batteux dans une nouvelle édition revue et complétée par François Peyrard, traducteur renommé et savant de premier plan sous la Révolution et l'Empire. À Lyon, c'est l'imprimeur Claude-André Faucheux qui réimprime l'ouvrage grâce à une permission simple accordée pour mille cinq cents exemplaires en 1783⁹. La préférence va au format in-12, mais on relève un goût pour le petit livre de poche, l'in-16 (Paris, 1763, Desaint & Saillant) et même l'in-18 (1768 et 1777, Paris, Desaint & Saillant, et 1781, Paris, Veuve Desaint).

De nouvelles tentatives voient le jour, certaines avortées comme celle de l'abbé Desfontaines, dont la traduction des *Odes* a été retrouvée, inachevée, dans ses papiers après sa mort. Cependant, trois éditions de cette traduction

⁷ *Cours de belles-lettres distribué par exercices*, Paris, Desaint et Saillant, 2 vol. in-8°, 1747 et 1748, ouvrage rebaptisé en 1753 *Cours de Belles-Lettres ou principes de la littérature* (Desaint & Saillant, et Durand, en 4 vol.), avant de paraître en 1764 sous le seul titre de *Principes de la littérature*. Voir Sonia Branca-Rosoff, *La Leçon de lecture. Textes de l'abbé Batteux*, Paris, Éditions des Cendres, 1990, p. 10 et Nathalie Kremer, « Charles Batteux, *Principes de littérature*, 1764 », *Fabula-LhT*, n° 8, « Le Partage des disciplines », mai 2011, URL: <http://www.fabula.org/lht/8/batteux.html>, page consultée le 9 septembre 2020.

⁸ Voir les notices de la BnF sur <https://data.bnf.fr/ark:/12148/cb12335507k>

⁹ C'est l'un des rares cas où la permission est inscrite au registre de la Librairie (voir note 4). Sur l'activité de cet imprimeur, on pourra se reporter à la fiche établie par Dominique Varry: <http://dominique-varry.enssib.fr/node/124>

paraissent simultanément en 1754, à Paris, à Berlin et à Amsterdam chez le célèbre Marc-Michel Rey. Le *Journal des Savans*, dans un éloge de ce livre, signalait la valeur de cette nouvelle traduction :

L'attention se réveille au seul nom d'Horace traduit par cet homme célèbre, si dangereux & peut être si nécessaire à la Littérature Française, qui lui a fait tant de bien & tant de mal, qui a excité tant d'orages dans son sein, mais qui l'a quelquefois préservée des inondations du mauvais goût. Heureux si la Critique ingénieuse, libre & hardie, pesant les auteurs & leurs écrits dans une balance toujours égale, n'eût jamais interverti l'usage des éloges & des censures, & n'eût point mérité l'application si souvent faite à d'autres par lui-même, de ce vers si connu : « Nul n'aura de l'esprit hors nous & nos amis. » [...] Quoi qu'il en soit, nous regrettons sincèrement que la Traduction dont nous venons de rendre compte, & dont les beautés l'emportent infiniment sur les défauts, se termine à la vingt-troisième Ode du troisième Livre, & n'embrasse pas la totalité des œuvres d'Horace¹⁰.

Dès 1783, une autre traduction s'impose, marquant la fin du siècle et occupant durablement le paysage éditorial : celle de René Binet, fonctionnaire lettré, dont la longue carrière lie l'Ancien Régime à l'Empire. Elle connaît huit rééditions, en 1787, en 1802 et encore au-delà de la période considérée, au moins jusqu'en 1843. Le *Journal de Littérature, des Sciences & des Arts* rend compte de l'enjeu de cette nouvelle traduction :

Encore une Traduction d'*Horace* ! oui, Monsieur, & quoique nous en ayons déjà une multitude, nous ne pouvons nous dissimuler combien nous en avons besoin. C'est sans contredit celui des Poètes de l'Antiquité qu'on le lit le plus, & c'est peut-être le moins bien traduit de tous. *Sanadon & Batteux* ont été jusqu'à présent la seule ressource des Instituteurs pour leurs élèves, & des gens du monde qui n'entendent point l'original : mais si ces deux estimables traducteurs ont le plus souvent réussi à rendre le sens d'*Horace*, c'est presque toujours incomplètement [...]. Vous n'aurez pas les mêmes reproches à faire à M. Binet ; ce n'est pas que son ouvrage soit exempt de défauts, mais il est supérieur à ceux qui l'ont précédé, & c'est assez pour exciter notre reconnaissance. [...]

M. Binet s'est fait de la traduction en général des idées qui sont celles de tous les gens raisonnables. Selon lui, elle doit avoir pour but de représenter le texte dans toute sa richesse, en sorte que la beauté de la copie soit un attrait puissant pour le Lecteur, qui lui fasse désirer de plus en plus de connaître l'original, & qu'elle puisse lui en tenir lieu, s'il n'a pas d'autre moyen pour le connaître & s'en former une idée. Cela est à désirer sans doute, mais il y a bien peu, & peut-être point, de modèles à citer dans ce genre. Seroit-il donc impossible de parvenir à ce point de perfection ? M. Binet

¹⁰ *Journal des Scavans*, mars 1755, p. 51-52 et p. 73.

ne le croit pas ; il est persuadé au contraire que ce qui est beau dans une langue peut l'être également dans un [*sic*] autre, s'il est bien imité. Je ne suis pas absolument de son avis, parce que je crois impossible de rendre dans une langue pauvre, toutes les beautés d'une langue riche, & même qu'à égalité de richesses de part & d'autre, il est souvent impossible de trouver dans une langue un tour correspondant à celui d'une autre¹¹.

Ces éditions sont toutes bilingues, présentant le texte latin et, en regard, la traduction, accompagnée le plus souvent de notes, de commentaires et de dissertations. Plusieurs d'entre elles sont illustrées, ce qui témoigne également du goût d'un public plus mondain d'amateurs de belles-lettres et de typographie raffinée. Ce n'est pas une nouveauté : depuis la fin du XVII^e siècle déjà, les éditions de la poésie d'Horace sont enrichies de figures, de frontispices représentant par exemple des personnages du bestiaire mythologique grec. Au fil du siècle et du développement des techniques de gravures sur cuivre, l'illustration rivalise de finesse et de créativité, en faisant appel à de grands illustrateurs. Cette surenchère esthétique parvient à son apogée en 1799, lorsque Didot fait orner sa luxueuse édition in-folio de 12 vignettes gravées selon les dessins de Charles Percier. En coulisse, c'est le peintre David qui a dirigé ce travail, choisissant certains de ses élèves pour participer au projet, y contribuant lui-même, en fournissant certains dessins, qu'il fait signer par un de ses élèves.

Durant la même période, entre 1763 et 1792, paraissent aussi sept nouvelles éditions des œuvres d'Horace en latin, qui regroupent l'ensemble de l'œuvre poétique, sous le titre des *Opera* ou *Poemata*, ou les seules *Carmina*. Ces éditions en langue originale, pour latinistes, véritables lettrés ou amateurs, sont imprimées à Paris, à Orléans, ou dans des territoires périphériques francophones, en Avignon et aux Deux-Ponts.

Le marché du livre n'obéit pas toujours à des logiques chronologiques. Dans la décennie des années 1780, certains libraires proposent à leur clientèle des éditions anciennes, encore appréciées pour leurs qualités philologiques ou typographiques. L'examen du catalogue de la Société typographique de Neuchâtel suggère la diversité des éditions d'un même auteur proposées simultanément à ses clients, signe de la variété des demandes, des goûts, des pratiques de lecture : on relève ainsi, dans le catalogue de cette maison deux nouvelles éditions, l'une de 1781, parisienne, imprimée chez Valade et commercialisée par le libraire Laporte, en deux volumes de format in-12, de la traduction des *Odes d'Horace*

¹¹ *Journal de Littérature, des Sciences & des Arts*, t. V, Paris, 1783, p. 30-31.

par M. de Reganhac¹²; l'autre est une édition lyonnaise de 1787, imprimée chez les frères Bruyset et proposant, dans le même format, *Les Chef-d'œuvres [sic] d'Horace, nouvellement traduits en François, avec le latin à côté, & des notes pour l'intelligence du texte*, par MM.***¹³, précédés de la *Vie d'Horace* extraite de l'Italien d'Algarotti (ill. 1).

À parcourir cet inventaire, on prend la mesure de ce qui apparaît comme un véritable phénomène de librairie, avec une déclinaison de formats, de modèles éditoriaux, des éditions savantes avec commentaire érudit aux éditions populaires. Le cas d'Horace n'est pas isolé. L'inventaire des éditions de la poésie de Virgile, d'Ovide et, dans une moindre mesure, de Propertius et de Tibulle, témoigne pour la même période d'un semblable engouement¹⁴. Ces éditions, réalisées par des libraires prestigieux, parisiens, provinciaux ou clandestins installés à l'étranger, mais aussi les rééditions piratées, les contrefaçons, sont le reflet d'une demande croissante et d'une explosion de la demande éditoriale dont il reste à préciser les différents publics et les profils de lecteurs.

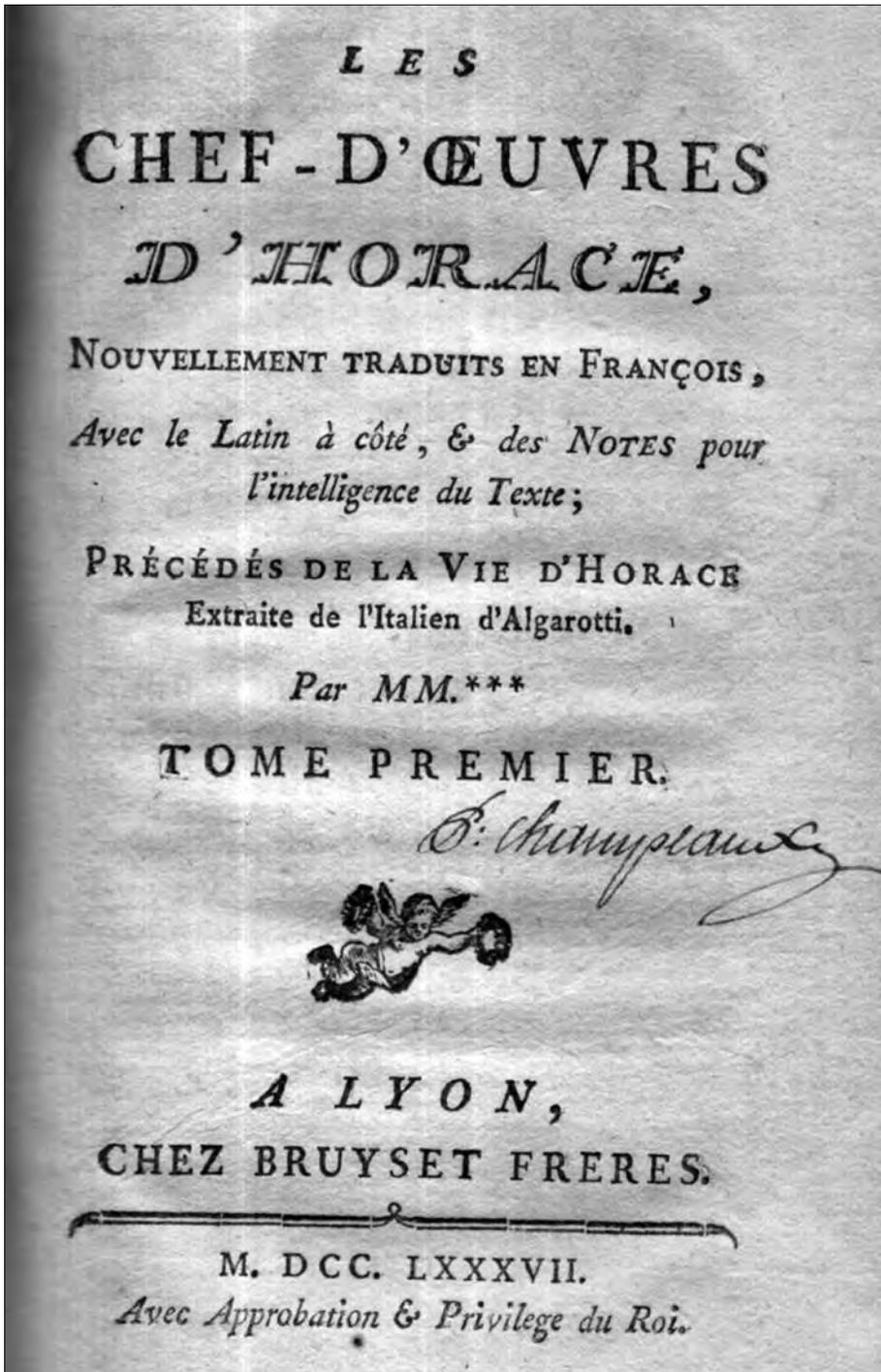
HONORER LA POÉSIE, HONORER LA FRANCE

L'information historique et le commentaire qui accompagnent l'édition ne sont plus seulement destinés aux érudits. Ils portent la trace d'un goût croissant chez un lectorat cultivé, qu'il soit mondain ou populaire, pour la connaissance historique des hommes et des sociétés, des représentations et des mentalités. Les poèmes de l'Antiquité, par leur perfection formelle et par leur ancien-

¹² *Avec des observations critiques, & poésies lyriques, suivies d'un discours sur l'Ode, et de quelques autres pièces de prose, proposée au prix de 3 livres 8 sols*. L'auteur de cette traduction est Géraud Valet de Reghanac (1719-1787), poète et avocat au parlement de Toulouse dès 1758. Cousin de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan, il fonda avec lui une société savante à l'origine de l'Académie de Montauban. Ami de Marmontel, il fit la connaissance de Voltaire au moment de l'affaire Calas. C'est le type du petit lettré de province, qui participe à l'élargissement social des pratiques de lecture et d'écriture.

¹³ L'éditeur et traducteur de cette anthologie est un autre de ces lettrés modestes issus du monde académique, Nicolas Adam (1717-1792). D'abord secrétaire du comte de Baschi, ambassadeur de France à Venise, de 1760 à juin 1767, il fut précepteur avant de devenir professeur de grammaire puis de rhétorique au collège de Lisieux, à Paris. Il est l'auteur d'une méthode d'apprentissage des langues fondée sur une pédagogie originale, présentée notamment dans *La vraie manière d'apprendre une langue quelconque, vivante ou morte, par le moyen de la langue française* (Paris, Morin, 1782), qui se fonde sur une traduction littéraire des poèmes d'Horace.

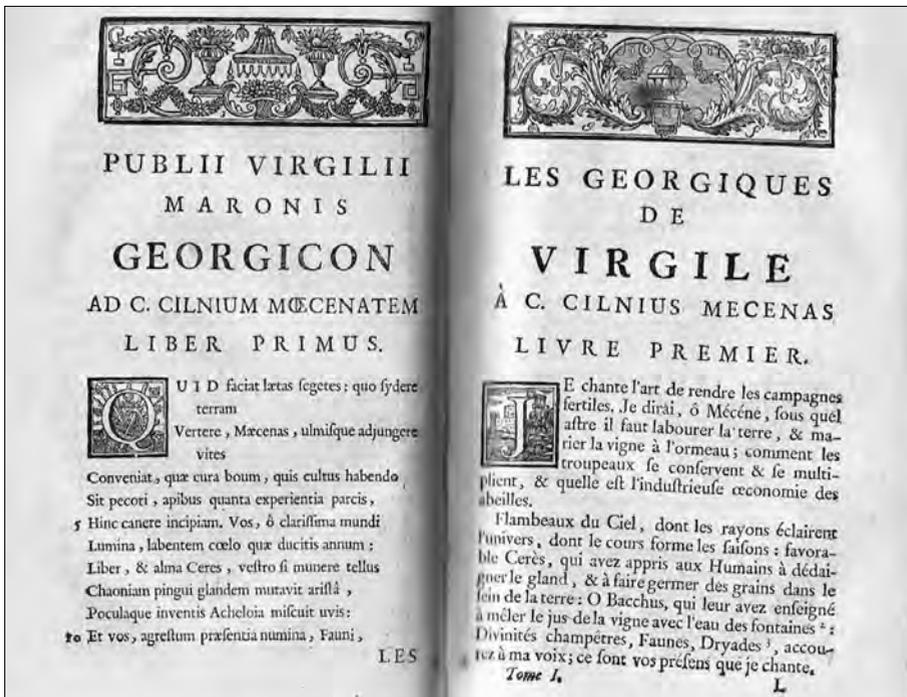
¹⁴ Il n'existe pas à notre connaissance d'étude sur ce sujet. Notre travail d'inventaire, appelé à se poursuivre, a permis de répertorier des rééditions de ces poètes, mais nous n'en donnerons pas le détail ici, faute de place.



Ill. 1. Page de titre des *Chef-d'œuvres* [sic] *d'Horace*, 1787.

neté, fascinent ce lectorat élargi qui se passionne pour les ruines antiques. D'aucuns ont montré que ce goût pour le passé, pour la beauté des monuments et des œuvres des artistes de l'Antiquité portait une interrogation sur le devenir et une méditation sur la finitude des temps. C'est dans cette perspective que se développe la tradition d'ajouter à l'édition de ses œuvres une *Vie* de l'auteur, le plus souvent placée en tête du volume, selon un nouveau modèle éditorial qui s'affirme dans les années 1780. Lire un auteur, c'est d'abord lire l'histoire de sa vie, de sa trajectoire. Son œuvre est désormais pensée non pas comme celle d'un génie intemporel, mais comme le produit d'une histoire¹⁵. Les questions politiques traversent parfois cet intérêt pour l'histoire littéraire antique. L'intérêt renouvelé au XVIII^e siècle pour la vie d'Ovide, par exemple, porte davantage sur les motifs politiques de son exil.

L'édition des poètes de l'Antiquité, pourtant objet de plusieurs traductions accessibles dans des formats variés, suscite un engouement croissant



Ill. 2. Virgile, *Les Géorgiques*, avec le texte latin en vis à vis de la traduction française établie par l'abbé Desfontaines, 1743.

¹⁵ L'édition de Kehl des *Œuvres complètes* de Voltaire en est l'une des réalisations les plus marquées. Voir Linda Gil, *L'Édition Kehl de Voltaire. Une aventure éditoriale et littéraire au tournant des Lumières*, Paris, Honoré Champion, coll. « Les dix-huitièmes siècles », t. 1, 2018, p. 101.

et une émulation chez les traducteurs, qui réfléchissent sur la justesse de la langue, sur la meilleure adéquation possible entre vers latin et vers français ou, sur l'opportunité d'abandonner le vers au profit de la prose. On s'interroge sur la nécessité d'actualiser l'expression au profit d'une modernité ressentie comme nécessaire et légitime. Les œuvres des poètes latins ne peuvent se contenter d'une transmission figée. Elles deviennent l'expression vivante, mobile, de la sensibilité des femmes et des hommes du XVIII^e siècle finissant. Les travaux des érudits qui traduisent, établissent et présentent le texte d'Horace sont nourris de préoccupations pédagogiques et culturelles. Cette surenchère de traductions peut s'expliquer en effet par une quête qui n'a cessé d'animer ces chercheurs : d'une part rendre le texte latin accessible à un plus grand nombre, par la recherche d'une langue *contemporaine* ; d'autre part, mettre la poésie latine au service d'une réflexion esthétique globale, théorique cette fois, sur la belle langue.

Être poète au XVIII^e siècle, ce n'est pas forcément écrire de la poésie. La gloire poétique peut passer par la traduction. C'est bien par leur œuvre de traducteurs des grands poètes latins que Desfontaines ou Delille sont devenus célèbres. La traduction des *Œuvres* de Virgile par l'abbé Desfontaines, publiée en 1743, connaît plusieurs rééditions (ill. 2) jusqu'à celle de 1796, imprimée chez Plassan, magnifiquement illustrée de dix-sept figures gravées par de grands artistes. Lorsqu'un jeune inconnu, l'abbé Jacques Delille publie en 1770 sa nouvelle traduction des *Géorgiques* de Virgile, celle-ci est saluée par Voltaire dans une lettre adressée à l'Académie française en mars 1771 :

Rempli de la lecture des *Géorgiques* de M. Delile, je sens tout le mérite de la difficulté si heureusement surmontée et je pense qu'on ne pouvait faire plus d'honneur à Virgile et à la nation. Le poème des *Saisons* [de Jean-François de Saint-Lambert] et la traduction des *Géorgiques* me paraissent les deux meilleurs poèmes qui aient honoré la France après l'art poétique [de Nicolas Boileau] ¹⁶.

Le témoignage de Voltaire augure du formidable succès de cette traduction, qui donne lieu à un phénomène de librairie. Cette première édition illustrée paraît chez un imprimeur parisien, Claude Bleuet, qui s'est fait une spécialité d'éditer les auteurs classiques. Il a déjà donné une édition des poèmes de Lucrèce en 1768, dans la traduction de La Grange, avec des planches de Gravelot.

¹⁶ Voltaire à l'Académie française, 4 mars 1771, *Correspondence and related documents*, éd. Théodore Besterman, *Œuvres complètes de Voltaire*, vol. 85-135, Oxford, 1968-1977, D17055. Sur Delille, voir l'ouvrage de Philippe Auserve, *Delille poète français*, Clermont-Ferrand, Éd. De Bussac, 1964 », ainsi que Rémy Poignault. « Jacques Delille traducteur de l'Énéide », Jacques Delille, l'oublié, 2016. hal 02544844

Son entrée dans la profession avait pourtant été d'abord compromise en raison de son ignorance du latin. L'édition des *Géorgiques* de Virgile constitue la grosse affaire de sa carrière de libraire. Claude Bleuet a acquis le manuscrit fort cher : trois mille six cents livres. Il réimprime la traduction de Delille à plusieurs reprises, en 1780, en 1782 (chez Didot) et en 1785, dans des formats qui varient de l'in-quarto à l'in-18. L'édition in-quarto est illustrée par des planches gravées par Longueil et Cochin. Celle-ci est un tel succès qu'elle donne lieu à des contrefaçons, dès 1777 à Genève. En juillet 1787, une saisie est effectuée à sa demande chez plusieurs confrères parisiens¹⁷. En 1779, une Société littéraire typographique fondée par Beaumarchais (qui a imprimé les *Œuvres complètes* de Voltaire) se donne elle aussi pour ambition de rééditer les auteurs classiques. À son catalogue, durant toute la décennie des années 1780, les poètes latins figurent en tête. Ces rééditions inondent non seulement le marché français mais sont destinées à toute l'Europe. Ce n'est pas un hasard si Beaumarchais a choisi les caractères de Baskerville, imprimeur spécialisé dans l'édition de ces mêmes poètes et influencé dans son art typographique par l'esthétique de la Rome antique. Le néo-classicisme est d'abord une affaire de librairie, c'est ce que cherche à montrer cette enquête. Pendant et après la Révolution, de 1789 à 1807, Claude Bleuet fait encore réimprimer son édition avec de nouvelles planches, réalisées par d'autres artistes, parmi lesquels Moreau le jeune¹⁸.

L'histoire de cette traduction est plus complexe encore, puisqu'elle a pour origine une rivalité entre poètes, assortie de sombres accusations de plagiat. Jacques Delille fut en effet accusé d'avoir pillé une traduction de Jean-Jacques Lefranc de Pompignan que le poète de Montauban lui avait soumise en 1770, lui demandant de relire ses épreuves¹⁹. Le retentissement que connut

¹⁷ Le *Dictionnaire des imprimeurs* de Frédéric Barbier *et al.* (voir note suivante) mentionne parmi eux un certain Le Tellier, libraire parisien, que nous n'avons pu identifier comme tel. Nous pensons pour notre part qu'il s'agit d'une contrefaçon imprimée en Allemagne, dans l'imprimerie établie dans le fort de Kehl par Beaumarchais pour y réaliser l'édition des *Œuvres complètes* de Voltaire. Le catalogue de la Société littéraire typographique mentionne en effet une édition au format in-8°, au prix de 6 livres le volume. La même année, une édition latine des *Bucolica, Georgica & Æneis*, en un volume de format identique, sort également des presses de l'imprimerie de Kehl. Il pourrait donc s'agir de Jean-François Le Tellier, ancien architecte et directeur de la gazette des Deux-Ponts, avec qui Beaumarchais s'est associé pour réaliser son édition des œuvres complètes de Voltaire, à Kehl. Voir note 15.

¹⁸ Frédéric Barbier, Sabine Juratic, Annick Mellerio (dir.), *Dictionnaire des imprimeurs, libraires et gens du livre à Paris, 1701-1789*, Genève, Droz, 2007, p. 251-252.

¹⁹ Voir à ce sujet l'article de Louis Maigron, « Un Manuscrit inédit de Remard sur Delille », *Revue d'Histoire Littéraire de la France*, vol. 14, n° 2, 1907, p. 330-358.

la publication de cette traduction assura néanmoins la gloire du jeune lettré. Un critique, Jean François Joseph Dussault, rend compte des qualités de ce travail dans les *Annales littéraires* :

C'est un ouvrage charmant, d'une correction rare, d'une facilité et d'une souplesse admirables, qui suppose le goût le plus délicat et le plus fin, une connaissance approfondie de notre style poétique. Mais aussi, est-ce une véritable traduction ? Y reconnaît-on le génie de Virgile ? L'imitateur français a substitué aux beautés mâles, imposantes et pures de l'original, des grâces un peu maniérées, une espèce d'afféterie, de coquetterie, plus appropriées sans doute à la tournure de son talent, et peut-être plus conformes au goût de ses contemporains. On a dit de cette traduction que c'est une traduction originale, et cela est très vrai, mais cela prouve que c'est une traduction où l'on trouve Delille et point Virgile.

Traduire des vers, c'est donc écrire de la poésie. Ses contemporains ont reconnu à Delille un style rococo. Il a su en tout cas réélaborer la matière poétique pour en faire une œuvre conforme au goût esthétique de la fin du règne de Louis XV. On connaît le jugement plus tranché de Chateaubriand : « C'est un tableau de Raphaël merveilleusement copié par Mignard ». Sa traduction marque même, d'après Sylvain Menant, le renouveau de la poésie :

Il faut attendre 1769 pour que *Les Saisons* de Saint-Lambert et la traduction des *Géorgiques* par Delille marquent la résurrection de la poésie française. [...] Delille traduit les *Géorgiques* depuis 1757 au milieu de l'intérêt général ; en aboutissant, il fait renaître la confiance ; voici que l'on pouvait exprimer toutes les réalités du monde rural (qui est presque tout le monde réel) sans tuer les vers français. De grandes entreprises peuvent être mises en chantier : c'est l'âge d'or de la poésie descriptive (1782-1792) qui commence²⁰.

La génération d'André Chénier se nourrit en effet de ces lectures de Virgile, qui inspireront des poèmes tels que *Hermès*²¹.

Des débats nourris ont accompagné ces traductions. Celle de l'abbé Delille a suscité un abondant corpus critique dans lequel se croisent des questionnements

²⁰ Sylvain Menant, compte rendu de l'ouvrage d'Édouard Guitton, *Jacques Delille (1738-1813) et le poème de la Nature en France de 1750 à 1820*, Paris, Klincksieck, 1974, *Revue d'Histoire littéraire de la France*, n° 2, mars-avril 1976, p. 280.

²¹ La bibliographie des travaux portant sur l'œuvre de Chénier est vaste, mais à ce sujet nous renvoyons au volume rassemblant les études présentées lors d'une journée organisée à Montpellier en janvier 2018 : Linda Gil (dir.), *Autour d'André Chénier. Lumières et néo-classicisme : la poésie entre tradition et subversion des modèles anciens en France dans la seconde moitié du XVIII^e siècle*, *Cahiers Roucher-André Chénier* n° 37, 2019.

linguistiques et esthétiques, des préoccupations culturelles et historiques²². Le critique Dussault revient sur les enjeux de cette recherche de la meilleure traduction, semblant croire que le succès de cette édition a paralysé les vocations d'autres traducteurs :

Rester plus ou moins loin, plus ou moins au-dessous des grands modèles de l'antiquité, telle est la destinée de tous leurs traducteurs [...] le plus sage est celui qui les apprécie le mieux ; le plus heureux, celui qui les défigure le moins.

Lorsqu'il s'agit de se prononcer sur des traductions, toute la question se réduit donc à savoir jusqu'à quel point elles approchent des auteurs qu'elles cherchent à reproduire [...]. De ce qu'une traduction est très-préférable à un grand nombre d'autres, qui l'ont précédée, s'ensuivra-t-il nécessairement qu'elle est très-voisine de l'auteur traduit ? Elle peut en être encore si prodigieusement éloignée, que le nouveau traducteur, en s'avançant beaucoup au-delà de ses concurrents, paroisse à peine avoir fait un pas de plus : ce n'est donc point par le passé, mais en quelque sorte par l'avenir, qu'il faut juger d'une traduction : le propre de celle qui s'est élevée à tout ce qu'on peut atteindre et prétendre, est d'ôter tout espoir de faire mieux : c'est à ce trait, à ce caractère qu'on peut la reconnoître ; elle ferme la carrière. C'est ainsi [...] que la célèbre traduction des *Géorgiques* de Virgile par M. Delille, a fait pour jamais tomber la plume des mains à tous ceux qu'auroit pu tenter la gloire périlleuse d'une pareille entreprise²³.

L'histoire a prouvé le contraire. Le phénomène éditorial généré par la traduction de Delille se double d'un assaut de traductions nouvelles. Après les *Géorgiques*, c'est *L'Énéïde* qui suscite des vocations. L'engouement d'une multitude de lettrés pour cet exercice poétique se concrétise, pour certains d'entre eux, par des éditions concurrentes. On peut citer celles de Le Blond de Saint-Martin, en 1783, de Lefranc de Pompignan et de Fontaine de St. Fréville, en 1784, de C.-P. Boissière en 1797, de L. M. Dufour en 1798, de Charles Mullot et J. Lombard, en 1802, de J. Hyacinthe Gaston, en 1803, ou encore de Nicolas Ruault, en 1806. Qui sont ces littérateurs ? Mis à part Pompignan, nous avons là des lettrés modestes, des éducateurs, des professeurs, des

²² On lira avec profit les suggestions stimulantes de Laurence Mall dans l'article intitulé « Traduction, langue-culture et langue-corps au XVIII^e siècle : Du Bos sur Virgile, Marivaux sur Thucydide et Diderot sur Térence », *Revue de Littérature comparée*, n° 321, 2007/1, p. 5-19.

²³ *Annales littéraires, ou Choix chronologique des principaux articles de littérature insérés par M. Dussault, dans le Journal des Débats, depuis 1800 jusqu'à 1817 inclusivement : recueillis et publiés par l'auteur des Mémoires historiques sur Louis XVII*, vol. 3, chez Maradan, libraire, 1818, p. 583.

libraires, des bibliothécaires, suggérant une circulation du livre en cercles de plus en plus larges, qui associent lecteurs et gens du livre²⁴.

Sous la Révolution, la mode est devenue fureur. Les éditeurs font assaut de talents et de luxe pour donner les plus belles éditions. Comme pour Horace, Pierre Didot donne en 1798 une édition dite « du Louvre » de l'ensemble du corpus poétique de Virgile. Mais la réédition n'est pas tout. Ce phénomène s'accompagne de concours de traduction, de prix littéraires, qui créent une publicité autour de ces ouvrages édités avec une série de textes d'escorte qui évoquent cette dynamique, son actualité, sa réception relayée par la presse. Les épîtres dédicatoires portent elles aussi la trace d'une démocratisation de l'édition.

Qui sont les lecteurs ? Des lettrés, bien sûr. Toute sa vie, Voltaire lit et relit Horace. Sa correspondance témoigne de cette intime et permanente fréquentation du poète à qui il écrira une *Épître*²⁵. En avril 1778 encore, depuis Paris, le même Voltaire demande à son secrétaire Jean-Louis Wagnière de lui expédier des livres restés à Ferney, parmi lesquels ceux de Tibulle, d'Horace, de Virgile. Le 27 mars 1794, Condorcet est arrêté à Bourg-la Reine avec un volume d'Horace dans la poche, en latin d'après le procès-verbal d'arrestation. Ce sont aussi des amateurs, comme Charles-Joseph Panckoucke, célèbre libraire mais, fait moins connu, lecteur passionné de Virgile et traducteur lui-même de Phèdre et de Lucrèce, bref, des lecteurs de toutes catégories.

INVENTER LA MODERNITÉ

La faveur des poètes classiques rencontre aussi un écho chez des poètes qui tentent de prolonger la veine héroïque, bucolique ou élégiaque, dans une réélaboration esthétique et culturelle constante. Michel Delon a souligné l'enjeu de ces entreprises de traduction :

Traduisant une nouvelle fois Ovide et Virgile, imitant inlassablement Properce ou Tibulle, des femmes et des hommes de lettres poursuivaient le même rêve : faire renaître la poésie, retrouver la force du langage des anciens pour devenir un poète de son temps, dire le monde nouveau, sans déroger aux bienséances de la société mondaine du 18^e siècle²⁶.

²⁴ Sur Nicolas Ruault, on peut se reporter à Linda Gil, *L'Édition Kehl de Voltaire*, op. cit., t. 2, p. 585-586.

²⁵ Voltaire, *Épître à Horace*, éd. N. Cronk, *Œuvres complètes de Voltaire*, Oxford, Voltaire Foundation, t. 74B, 2006, p. 249-297.

²⁶ Michel Delon, Préface à *l'Anthologie de la poésie française du XVIII^e siècle*, Paris, Gallimard, coll. « Poésie », 1997, p. 25.

La théorie de l'imitation de Chénier définit l'ambition du poète moderne : retrouver l'énergie, les « transports », les « feux », « les couleurs » des poètes anciens. « Je veux qu'on imite les Anciens », confirme-t-il dans un vers devenu célèbre. Il ne s'agit pas pour autant d'imitation servile, stérile. Les poètes d'aujourd'hui sont appelés à célébrer un autre monde que celui des anciens, un monde qui obéit à de nouvelles lois de la nature, à de nouveaux dieux. Édouard Guitton explique ce processus qui vaut pour l'ensemble de l'héritage antique :

En quête de modernité, fuyant tout académisme, la poésie d'André Chénier s'appuie sur la rhétorique pour la dépasser dans un élan régénérateur qui l'entraîne à la conquête du monde, tout en éprouvant le besoin de se retremper aux sources primitives de la connaissance. Philologie, psychologie et cosmologie vont de pair. [...] Le poète recherche « l'Antiquité pour la modernité ». Son goût de l'Antique ne procède pas d'un esthétisme nostalgique ou frileux ; il accompagne une vaste entreprise de totalisation du savoir et de description de l'univers : *tout peindre*. Il n'y a pas des vers antiques de Chénier (les *Bucoliques*) et des vers modernes (les poèmes) ; tous ses vers veulent être à la fois antiques et modernes²⁷.

De l'imitation des anciens découlent un art de vivre, et des figures de la poésie que le poète s'attache à faire revivre. Sainte-Beuve lui aussi souligne ce qui fait l'originalité de la création poétique d'André Chénier :

Il se reprend aux anciens de plus haut qu'on n'avait fait sous Racine et Boileau ; il y revient comme un jet d'eau à sa source, et par delà le Louis XIV ; sans trop s'en douter, et avec plus de goût, il tente de nouveau l'œuvre de Ronsard²⁸.

Cette dynamique, qui marque les productions artistiques, se manifeste aussi au théâtre avec la veine des Champs-Élysées et autres éloges à l'antique. Les usages culturels et politiques de l'antiquité sous la Révolution ont été abondamment étudiés²⁹. Reste à reposer la question du sens de ces usages, et de l'interprétation globale qu'on peut en tirer. Finalement, s'il faut en croire Volney, les jésuites sont rien moins que responsables des dérives de la Terreur. Cherchant à comprendre les causes du désastre révolutionnaire, il explique :

Le dix-huitième siècle croyait toucher à la plus belle époque de l'humanité lorsqu'une tempête nouvelle, emportant les esprits dans un extrême contraire, a renversé l'édifice naissant de la raison, et nous a fourni un nouvel

²⁷ Édouard Guitton, « Rhétorique et poésie à l'époque de Chénier et de Chateaubriand », *Cahiers de l'AIEF*, 1998, n° 50, p. 139-157, ici p. 147.

²⁸ *André Chénier par Sainte-Beuve*, 1839, repris dans *Œuvres poétiques de Chénier*, Paris, éd. Moland, 1889, p. xxx.

²⁹ Un numéro de *Dix-Huitième Siècle* est consacré à cette question (n° 27, 1995).

exemple de l'influence de l'histoire et de l'abus de ses comparaisons. Vous sentez que je veux parler de cette manie de citations et d'imitations grecques et romaines qui, dans ces derniers temps, nous ont comme frappés de vertige. Noms, surnoms, vêtements, usages, lois, tout a voulu être spartiate ou romain ; de vieux préjugés effrayés, des passions récentes irritées ont voulu voir la cause de ce phénomène dans l'esprit philosophique, qu'ils ne connaissent pas ; mais l'esprit philosophique, qui n'est que l'observation dégagée de passion et de préjugé, en trouve l'origine plus vraie dans le système d'éducation qui prévaut en Europe depuis un siècle et demi : ce sont ces livres classiques si vantés, ces poètes, ces orateurs, ces historiens qui, mis sans discernement aux mains de la jeunesse, l'ont imbue de leurs principes ou de leurs sentiments. Ce sont eux qui, lui offrant pour modèles certains hommes, certaines actions, l'ont enflammée du désir si naturel de l'imitation ; qui l'ont habituée sous la férule collégiale à se passionner pour des vertus et des beautés réelles ou supposées, mais qui, étant également au-dessus de sa conception, n'ont servi qu'à l'affecter du sentiment aveugle appelé enthousiasme. On le voit, cet enthousiasme, au commencement du siècle, se manifeste par une admiration de la littérature et des arts anciens portée jusqu'au ridicule, et maintenant que d'autres circonstances l'ont tourné vers la politique, il y déploie une véhémence proportionnée aux intérêts qu'elle met en action ; varié dans ses formes, dans ses noms, dans son objet, il est toujours le même dans sa nature ; en sorte que nous n'avons fait que changer d'idoles, et que substituer un culte nouveau au culte de nos aïeux³⁰.

Les propos du roi de Prusse cités au seuil de cette étude témoignent d'une présence continue de la poésie latine durant le XVIII^e siècle. En latin, en français, en éditions bilingues, avec figures, sans figures, les poètes latins sont réédités dans des traductions célèbres du XVII^e siècle ou font l'objet de nouvelles traductions qui se succèdent sans discontinuer tout au long du siècle. La production éditoriale connaît même une accélération de sa croissance dans les dernières décennies du siècle, période que certains historiens appellent le « tournant des Lumières ».

À la veille de la Révolution française, la littérature des Lumières et la vogue de la poésie latine et néo-latine se sont conjuguées, la première s'est nourrie de la deuxième, qui a trouvé un second souffle grâce aux idées nouvelles. Portée par l'énergie des Lumières, la lecture des poètes anciens a donné sens à la quête éthique et esthétique des artistes de la fin du XVIII^e siècle. C'est toute une société, toute une époque qui s'est prise à ce jeu de miroirs, dans une fureur de lire dont témoigne l'abondance des éditions

³⁰ Volney, *Leçons d'histoire à l'École normale en l'an III de la République française*, éd. Jean Gaulmier, Paris, 1980, p. 40-141, cité par Michel Dubuisson dans « La Révolution française et l'Antiquité », *Cahiers de Clio*, n° 100, 1989, p. 29-42, ici p. 37.

des poètes latins. C'est par la lecture renouvelée, constante et dynamique, classique et moderne à la fois, que les contemporains de la Révolution française ont élaboré leur identité littéraire et politique. La permanence des poètes latins dans le champ littéraire et éditorial, dont nous n'avons donné ici qu'un aperçu, tant la matière est riche, est le fruit d'un engouement extraordinaire, d'une évolution culturelle et d'un renouvellement constant des pratiques de lecture des poètes anciens. Elle a donné le ton d'une esthétique à large spectre, qui s'est muée en antiquomanie. Invertissons la perspective suggérée par Frédéric II : plus il y aura dans le monde d'hommes qui pensent, qui lisent et qui aiment à s'instruire, plus les poètes anciens continueront d'inspirer les poètes modernes. Louise Glück, dont l'œuvre, nourrie de références poétiques classiques, vient d'être récompensée par le Prix Nobel de Littérature « pour sa voix poétique incomparable qui, avec une beauté austère, rend l'existence individuelle universelle », en est le plus récent exemple.